



Sous la direction de
EMMANUEL BURY
BERNARD MEUNIER

Les Pères de l'Eglise au XVII^e siècle

cerf
IRHT

**JEAN DAILLÉ ET SON *TRAICTÉ DE L'EMPLOY*
DES SAINTS PÈRES (1632).**

**Aperçu sur les changements des critères
d'appréciation des Pères de l'Église
entre le XVI^e et le XVII^e siècles**

Mario TURCHETTI

Le titre de ma communication indique assez clairement que je compte vous entretenir de la comparaison, d'une sorte de comparaison, entre les diverses attitudes que les théologiens controversistes du XVI^e et du XVII^e siècles prirent à l'égard des Pères de l'Église. Je parle de diversité, donc de changement dans les méthodes d'évaluation des témoignages des Pères : la partie centrale de mon exposé vise, en effet, à savoir quel changement ce fut, si changement il y eut, et quelle fut sa portée sur le plan théologique et historique. Le sujet étant très vaste, je me suis arrêté surtout à des auteurs protestants. La raison principale en est que les catholiques ont utilisé les écrits patristiques de façon massive et constante dans les discussions provoquées par la Réforme, et plus encore au XVII^e siècle, au fur et à mesure que le zèle qu'ils déployaient pour convertir les « fourvoyés » prenait l'ampleur d'une mission de réconciliation nationale sous l'égide de la religion C. A. R. Par conséquent, ce n'est pas chez les catholiques qu'on peut parler de changement dans le sens propre du terme, quoiqu'une modification dans les méthodes soit intervenue chez eux également. Mais c'est sans doute chez les réformés que le phénomène présente un attrait historique plus évident et immédiat. À la base de cette différence primordiale, il y a un motif qui touche essentiellement à la dogmatique : c'est la concurrence, si je peux m'exprimer ainsi, entre la Tradition et l'Écriture, champ de bataille séculaire. Chez les partisans inconditionnels de la Tradition, l'autorité des Pères de l'Église garde une valeur dogmatique, et constitue une référence obligée à côté des canons des conciles et des décisions pontificales, le

magistère vivant de l'Église ; c'est pourquoi l'emploi de l'argument patristique par les docteurs de Rome fait parfois l'objet d'un étalage dont les adversaires flétrissent la rhétorique, sinon la pesanteur sans discernement. Tandis que les protestants font des Pères un usage plus parcimonieux, plus méticuleux, dirais-je, en fonction de l'apport que leur témoignage peut conférer à l'Écriture, source unique, en principe, et seul fondement de toute argumentation doctrinale. Je parle en général, bien entendu, en essayant d'esquisser le problème dans ses grandes lignes.

Pour sortir des généralités, je propose d'emblée à votre attention un auteur du XVII^e siècle, qui a spécifiquement traité notre sujet. Il s'agit du ministre réformé Jean Daillé, qui publia à 35 ans son premier livre, dont Pierre Bayle nous dit : « N'en déplaise à quelques censeurs, ce coup d'essai fut un chef-d'œuvre »¹. En voici le titre : *Traicté de l'employ des saints Pères pour le jugement des differends, qui sont aujourd' huy en la Religion*². L'auteur y pose le problème dans les termes d'une critique radicale de l'autorité des Pères de l'Église, sur qui l'on continue, notamment du côté catholique, à se fonder pour la solution des controverses contemporaines. Aussi veut-il démontrer la « vanité » de l'allégation de l'autorité de l'antiquité et du « consentement des premiers Docteurs du Christianisme » (Lettre dédicatoire à Mme de Mornay, Paris, ce 18 jour d'août 1631). Quelque attrayante qu'elle soit, la lecture de ce livre ne peut transmettre l'essentiel de son message qu'à condition de le situer au préalable dans son milieu historique, dans son contexte, comme l'on dit d'habitude. Pour comprendre pleinement la portée de la thèse de Jean Daillé, nous devons reculer dans le temps et rappeler quelques unes des opinions fondamentales que les réformateurs du siècle précédent manifestèrent à l'égard des Pères dans l'élaboration de leurs systèmes doctrinaux. C'est à partir de l'analyse comparée qu'on arrive souvent à

1. P. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, 4 vol., Amsterdam-Leide, 1730, art. « Daillé ».

2. Genève, Pierre Aubert, 1632, in-8° ; trad. latine par J. METTAYER : *J. Dallaei de usu patrum ad ea definienda religionis capita, quae sunt hodie controversa, libri duo*, Genevae, P. Chouët, 1655 ; trad. anglaise par Thomas Smith : *A treatise concerning the right use of the Fathers, in the decision of the controversies that are at this day in religion*, London, J. Martin, 1657, in-4° ; réédité in-8° par G. Jekyll, London, W. White, 1841.— Sur Jean Daillé (Châtelleraut, 6 janvier 1594 - Charenton, 15 avril 1670) voir, outre l'art. indiqué à la note ci-dessus, l'art. que lui ont consacré les frères Haag dans *La France protestante*, notamment la 2^e éd. publiée par H. Bordier, s.v. Cf. J. SOLÉ, *Le débat entre protestants et catholiques français de 1598 à 1685*, 4 vol., Lille-Paris, 1985, 2. 574-77.

Nous voudrions vivement encourager une étude monographique sur cet auteur remarquable, qui a été trop négligé par les historiens.

saisir l'originalité d'un ouvrage. Après cet *excursus* dans le XVI^e siècle, nous reviendrons à notre auteur, mieux préparés pour en apprécier les particularités.

Depuis des siècles, on avait l'habitude d'invoquer l'autorité des prédécesseurs, des Pères en premier lieu et des canons conciliaires pour trancher les controverses doctrinales. Luther fait basculer cette pratique en adoptant le principe que seul le recours à l'Écriture est admissible dans les discussions théologiques. S'il rejette tout argument tiré de la théologie thomiste et scolastique en général, qui a été comme charpentée sur les structures de la philosophie aristotélicienne, il exprime également une sorte de méfiance vis-à-vis des Pères de l'Église, qui auraient manifesté les premiers signes de déviation par rapport à la pureté évangélique originaire. En guise de critère exégétique, il établit la règle que la doctrine des Pères ne constitue une autorité qu'au cas où elle est confirmée par la doctrine de l'Écriture. Ceux qui négligent celle-ci pour lui préférer l'opinion des Pères, sont comme ceux qui « abandonnent le soleil pour se servir des lanternes »³. On connaît la page de ses *Propos de table*, où il fait montre d'une sorte de supériorité sur les Pères, en disant que Jérôme n'est valable que pour son intérêt historique, non pas pour la foi ni pour la doctrine ; Origène est mis au ban ; Basile n'est qu'un moine insignifiant ; Chrysostome ne vaut rien. Seulement Hilaire, Théophylacte et Ambroise gardent une certaine valeur⁴. Augustin, en revanche, semble acquis à l'estime durable, quoique non inconditionnelle, de Luther.

Ce « biblicisme » radical se trouve cependant atténué et, par moment, effacé chez son disciple Mélanchthon. Les influences de l'humanisme, une solide préparation philosophique et littéraire, les compétences juridiques constituent les piliers de la formation intellectuelle du théologien de Wittemberg, qui avait une toute autre appréciation des Pères de l'Église. Si la Parole de Dieu demeure pour lui le juge suprême dans les discussions doctrinales, la foi de l'Église ancienne attestée par les Pères n'en contribue pas moins à l'éclairage doctrinal des points controversés. Cyrille, Chrysostome, Hilaire, Cyprien, Irénée donnent des apports doctrinaux valables en matière d'Eucharistie, tout comme les Pères les plus autorisés des quatre premiers siècles en donnent sur la Trinité. Sans déprécier les décisions conciliaires de Nicée ni, à plus forte raison, le *Symbole* de foi de Nicée (dans sa version de la *Confession d'Augsbourg*), Mélanchthon cherche à harmoniser la doctrine luthérienne avec celle de l'Église des premiers siècles du Christianisme (sur la Justification par la

3. D'après saint AUGUSTIN, *Ep.* 82^e, PL 33, col. 277.

4. M. LUTHER, *Werke, Tischreden*, 1. Band, Weimar, 1912, 106 : « De scriptoribus ecclesiasticis censura ».

foi, par exemple). Parmi les Docteurs de l'Église, la place d'honneur revient le plus souvent à saint Augustin.

Je ne compte pas passer en revue les opinions de tous les réformateurs ; je voudrais plutôt fournir une sorte d'échantillonnage qui mette en évidence les diverses méthodologies des théologiens protestants qui ont le plus marqué la vie religieuse de leur époque. Nous venons de voir comment une formation culturelle différente, et par conséquent, une méthode d'approche autre (le biblicisme de Luther et le traditionalisme de Mélanchthon, pour le dire en deux mots) se reflètent dans les jugements sur les Pères. Or, l'importance des *studia literarum*, des langues anciennes comme le grec et l'hébreu, essentielles pour la connaissance directe des textes sacrés, la mise en valeur des outils fournis par la philologie et les autres disciplines auxiliaires se révèlent décisives pour les réformateurs comme Zwingli et Oecolampade à l'égard de l'antiquité chrétienne. La bonne opinion que le premier affiche pour les Pères de l'Église, notamment les grecs, trouve une correspondance dans la grande estime que le second leur accorde dans son activité exégétique et éditoriale (rappelons ses éditions de Prosper, Augustin, Ambroise, sa traduction de Grégoire de Nazianze, etc.). Oecolampade développe un système qui explique les obscurités d'un Père par les éclaircissements d'un autre Père (Irénee par Tertullien, Hilaire par Augustin, Chrysostome par Origène, etc.). Il va de soi que pour les réformateurs de Zurich et de Bâle l'appréciation des Pères vient en second, après l'autorité de la Bible : le témoignage des Pères demeure acceptable pourvu qu'il soit conforme à la Parole de Dieu.

Cette primauté conférée à l'Écriture est le principe que soutient Calvin lui aussi tout au long de son activité. Activité d'exégète, de commentateur, de pasteur, de controversiste, de législateur, inégalée peut-être à son époque, activité qui reposait, il faut le rappeler, sur une formation humaniste, juridique et théologique de premier ordre. S'il ne s'arrête pas au sens littéral, comme Luther, il partage avec celui-ci la conviction de la clarté et de la supériorité de l'Écriture, et donc de son autorité, base unique de référence dans le contentieux doctrinal. Néanmoins, à la différence de Luther, Calvin est un grand connaisseur de la littérature patristique et des textes conciliaires des premiers siècles du christianisme, dont il ne dédaigne pas la contribution dans la mesure où celle-ci, bien entendu, s'accorde avec la Bible.

Cette contribution prend, en effet, chez Calvin une proportion qui dépasse la déclaration de principe de ne s'en tenir pour l'essentiel qu'à l'Écriture. Au fur et à mesure que les disputes doctrinales l'obligent à des confrontations sur les textes patristiques, il se voit contraint d'atténuer l'apparence d'arbitraire que peut avoir parfois le seul recours à l'Écriture

(le principe de la *sola Scriptura*) pour donner plus de poids à l'autorité des auteurs chrétiens des premiers siècles. Quoi de mieux pour se défendre de l'accusation d'être un « novateur », que de combattre les adversaires catholiques romains sur leur terrain même : les textes et les témoignages de l'Église ancienne des quatre premiers conciles œcuméniques, des Pères et des Docteurs des quatre ou cinq premiers siècles du christianisme. Ceux-ci plaident, à bien les interpréter, en faveur de la doctrine réformée. Qu'il s'agisse d'argumenter contre Albert Pighius sur la liberté, ou contre le luthérien Joachim Westphalus sur l'Eucharistie, Calvin emploie largement les citations patristiques afin de réfuter l'adversaire avec le texte même, dont celui-ci tire son argumentation. Il discute souvent l'argument scripturaire à l'aide de l'argument patristique correctement interprété. Ses profondes connaissances lui permettent d'apprécier particulièrement Chrysostome et Basile parmi les grecs et Cyprien et Ambroise parmi les latins. Il préfère de loin saint Augustin, lequel se charge lui-même de soutenir par ses écrits les thèses du réformateur, notamment en matière de Grâce et d'Eucharistie : « adeo totus noster est » Augustinus, écrit-il dans son *De Dei praedestinatione*⁵ ; et dans maintes endroits de son *Institution Chrétienne*, il en fait son *fidus interpres*, son interprète absolument digne de confiance.

De ces quelques observations⁶, nous pouvons tirer une remarque générale à l'égard des jugements portés sur les Pères de l'Église. Nous pouvons constater qu'il y a deux manières d'apprécier l'Église ancienne : celle de Luther et des biblicistes radicaux, qui considèrent le témoignage des Pères comme très relatif et de portée dogmatique presque nulle ; l'autre, celle des théologiens humanistes comme Mélanchthon, Zwingli, Oecolampade et surtout Calvin, qui confèrent à l'autorité des Pères une valeur très importante en tant que soutien doctrinal. La première direction est celle qui caractérise la Réforme allemande. Nous en trouvons un exemple dans les *Centuries de Magdebourg*, où domine l'idée de l'obscurcissement graduel de l'intelligence des Écritures, et donc de l'affaiblissement progressif de la foi évangélique, à partir de la période post-apostolique. Matthias Flacius Illyricus, qui en fut l'inspirateur et le

5. *Caluini opera*, 8. 266.

6. Pour ce résumé introductif, je suis redevable aux maîtres ouvrages de I. VON DÖLLINGER, *Die Reformation, ihre innere Entwicklung und ihre Wirkungen im Umfange des Lutherischen Bekenntnisses*, 3 Bd., Arnheim, 1845-1848 (trad. fr. E. PERROT, 3 vol. Paris, 1848-50), t. 1 ; P. POLMAN, *L'élément historique dans la controverse religieuse du XVI^e siècle*, Gembloux, 1933 ; W.K. FERGUSON, *The Renaissance in Historical Thought*, Boston, 1948 ; P. FRAENKEL, *Testimonia Patrum. The Function of the Patristic Argument in the Theology of Philip Melanchthon*, Genève, 1961.

rédacteur principal, affirme souvent que l'opinion des Pères et des Docteurs de l'Église, même les plus célèbres, n'est pas exempte d'erreurs (*naevi* ; voir sa dédicace à Jean-Frédéric de Saxe, en tête de la *Deuxième Centurie*). La seconde ligne directrice est celle des protestants de France, des Pays-Bas et de Suisse (songeons aux travaux remarquables de Heinrich Bullinger et de Théodore de Bèze). Ceux-ci développent considérablement l'argument historique dans leurs polémiques avec les catholiques, qui les provoquent sur ce terrain. Nous pouvons observer ce regain d'intérêt pour les antiquités chrétiennes dans le travail éditorial des théologiens humanistes comme Conrad Gesner, Jean Grynaeus, Bonaventure Vulcanius. Songeons aux éditions genevoises de Gilbert Cousin (Jérôme, Augustin), Nicolas Des Gallars (Irénée), Simon Goulart, Lambert Daneau et de François du Jon (Junius ; traducteurs et diffuseurs de Grégoire de Nazianze, de Théodoret, de Cyprien, de Tertullien). Ils se réclament de la doctrine des Pères afin d'en montrer la concordance foncière avec la doctrine réformée. Cette tendance les amène à pousser plus loin le jugement de Calvin, de telle sorte que, à leur avis, la doctrine s'est maintenue assez orthodoxe au cours des quatre premiers siècles environ. Tendance qui par ailleurs demeure cohérente au fil des décennies jusqu'à la fin du siècle ou presque (rappelons l'œuvre de Gaspard Laurent publiée à Genève en 1595, qui croit entrevoir des éléments d'orthodoxie, et donc en accord avec la doctrine réformée, même chez les scolastiques médiévaux⁷ : *Catholicus et orthodoxus Ecclesiae consensus ex Verbo Dei, Patrum scriptis et Ecclesiae reformatae confessionum Harmonia et ex sententiis doctorum qui scholastici dicuntur*).

Cependant, ce crédit quasi unanime dont bénéficiaient les Pères semble ébranlé, à un certain moment, par le danger que représentent les conversions faciles à l'Église C. A. R., qu'une certaine adhésion à la doctrine de l'Église ancienne semblerait favoriser. Gare à ceux qui parlent de concorde religieuse et qui projettent la réunion des deux religions en France ! Sur ce danger, le Synode national de Montpellier, en 1598, est formel lorsqu'il met en garde les fidèles :

Quoi que les Fidèles doivent désirer de tout leur cœur, pour la gloire de Dieu et pour le repos de l'État, la Réunion de tous les sujets de ce Roiaume en une même Religion, toutesfois d'autant qu'en raison de nos pechés, cela est plutôt à désirer, qu'à esperer, et que sous ce pretexte plusieurs malintentionnés font semblant d'unir et mêler les deux religions, les Pasteurs avertiront soigneusement leurs troupeaux ; de ne leur prêter aucunement l'oreil ... joint que de telles gens ne

7. D'après POLMAN, 262.— Sur la problématique de la concorde à cette époque, voir M. TURCHETTI, « Concorde ou tolérance ? de 1562 à 1598 », dans *Revue historique*, 274/2, 1985, p. 341-355.

tâchent que de séduire les esprits trop credules, pour leur faire quitter ensuite la profession du saint Évangile. C'est pourquoi tous ceux qui entreprendront une pareille Reconciliation, soit par leurs Discours, ou par leurs Écrits, seront censurés d'une manière très sévère⁸.

Cette mesure impliquait directement une sorte de méfiance qu'on avait à l'égard des Pères de l'Église, car l'art. 2 des « Matières générales », adressé aux pasteurs faisait état des « Plaintes des Églises de Genève, Berne, Basle, du Palatinat et autres, touchant plusieurs Écrits mis en lumière, sous pretexte de la Réunion des Chrétiens en une même Doctrine, au préjudice de la Verité de Dieu ». Dans ces écrits le Synode condamne, entre autres, l'argument selon lequel « la Dispute » entre catholiques et réformés « n'est que des mots, et non pas des choses » ; ainsi que le passage proposant « que les Anciens conciles et les Écrits des Pères doivent être Juges de nos diferens »⁹. Une mise en garde, donc, contre l'usage imprudent de l'argument patristique que les irénistes voulaient exploiter pour ramener les « fourvoyés » au bercail.

Quoi qu'il en soit, ce que je viens d'exposer n'est qu'une explication parmi d'autres (une hypothèse, dans l'état actuel de mes recherches) qui nous permet de comprendre ce relatif changement d'attitude de la part des réformés à l'égard du crédit que l'on doit accorder aux Pères de l'Église dans un temps de controverses aiguës. (Je dis changement relatif parce que dans l'enseignement des premiers réformateurs, et de Calvin bien sûr, la règle de la *sola Scriptura* n'avait jamais été mise en doute ; mais seulement nuancée chez les théologiens humanistes, chez Calvin notamment, par un recours modéré et très scrupuleux aux textes patristiques. Que cela soit bien clair.) À présent, nous sommes à cheval sur le XVI^e et le XVII^e siècles, à une époque dans laquelle, après la conversion du roi Henri IV, les protestants craignent que les fidèles, soumis à une forte pression par la propagande catholique, ne se laissent gagner jusqu'à suivre l'exemple de leur roi.

Cela constitue l'arrière-plan « idéologique » devant lequel certains ministres réformés du XVII^e siècle ont eu à exercer leur œuvre de pasteurs et de défenseurs de la foi. Il s'agissait des plus engagés et des plus sensibles à la propagande catholique, qui faisait un usage souvent excessif de l'argument patristique. C'est l'époque des Du Perron, des Véron, des auteurs de méthodes pour convertir les hérétiques, pour les convaincre par

8. Art. 24 des « Observations sur la Discipline ecclésiastique », Jean AYMON [éd.], *Tous les Synodes nationaux des Églises réformées de France*, 2 vol., La Haye, 1710, I, 219.

9. *Ibid.*, 222 ; cf. POLMAN, 272.

des arguments irréfutables que l'Église C. A. R. est la vraie Église et l'unique. Or, ces arguments prétendus irréfutables étaient principalement tirés des Pères de l'Église, ainsi que, bien entendu, des canons conciliaires des quatre ou cinq premiers siècles.

Lorsque Jean Daillé (nous y venons finalement) prend la plume pour aborder ce sujet difficile et plein d'embûches, la situation des réformés est devenue, en France, beaucoup plus critique. Nous sommes au lendemain de la paix d'Alès (1629), qui a décrété la fin du protestantisme français comme parti armé. Nous sommes en pleine période de propagande en vue des conversions, auxquelles Richelieu a consacré le premier point de son programme politique. Les réformés sont talonnés par les projets de réunification des deux religions, dont les adversaires affichent de plus en plus souvent la réussite en étalant le nombre et les noms des convertis. (N'oublions pas que Richelieu lui-même passe pour l'auteur d'une¹⁰ des plus célèbres *Méthodes* pour convertir les hérétiques ; ni qu'il entretient une équipe de théologiens et de controversistes de qualité, spécialisés dans les procédés de conversion). Ces divers problèmes, ces multiples craintes, imposent donc aux minoritaires une prise de position plus rigoureuse dans leur combat intellectuel. Cette rigueur se reflète dans leur stratégie de défense et d'attaque, dans leur méthodologie : l'emploi plus mesuré des Pères de l'Église peut être considéré comme une des conséquences de cette tactique relativement nouvelle.

La lutte entreprise par Jean Daillé était d'autant plus dangereuse, qu'à force de critiquer les Pères de l'Église pour en réduire l'autorité, il risquait de passer pour un détracteur de l'Église ancienne. Telle fut la réaction immédiate du père jésuite François Véron, qui lui répliqua aussitôt par son livre intitulé, *L'Innocence en la foy de tous les saints Peres, contre les enormes heresies desquelles les accuse tous le calomniateur Daillé*¹¹. Véron s'érigait en défenseur attitré de l'antiquité chrétienne, lui qui dans maintes pages de ses écrits avait proclamé la valeur dogmatique de l'autorité des Pères en qualité de témoins de la vérité de la religion catholique romaine.

Les Saints Pères séans ès Conciles, où selon le sentiment de l'Église des cinq premiers siècles et de nostre premier siècle Chrestien en France, enseignent nos verités Catholiques, et le contradictoire des doctrines des Ministres, en termes exprez, sans Glose, et

10. A. DU PLESSIS, cardinal de Richelieu, *Traitté qui contient la méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Église*, Paris, 1651.

11. Paris, L. Boulenger, s.d. Cf. P. FÉRET, *Un Curé de Charenton au XVII^e siècle*, Paris, 1881, p. 61-62.

Consequence, et sans y adjouster, diminuer ny changer...et plus generalement sur tous les sujets controuvez par les *Centuries de Magdebourg* ès six premieres centuries ; où ils confessent que les saints Pères de tous les siècles sont contraires aux Articles de tous les Reformateurs pretendus de ce siècle, et le prouvent par le rapport au long des tesmoignages des SS. Pères : plus candides en cette reconnoissance que les Faucher, Aubertin, du Moulin, Mestrezat et autres Ministres Calvinistes¹².

L'on ne s'étonnera donc pas que ce même Véron ait pu appeler Daillé *nouveau pyrrhonien, indifférent en religion, contraire a ses collegues et à son parti*, dans la page de titre de son livre *Le Vrai juge et jugement des differends qui sont aujourd'hui en la religion*¹³. Grièfs qui nous révèlent, d'un autre point de vue, la particularité et l'originalité de l'œuvre de Daillé, jugé « contraire à ses collègues et à son parti ».

N'ayant pas la possibilité d'examiner ce débat avec ses accusations et ses répliques, attaquons nous directement à la pensée de Jean Daillé, pour en dégager les thèses principales, que nous sommes maintenant à même de situer dans leur époque.

Daillé résume ainsi le but de son ouvrage :

Les Pères ne peuvent être juges des controverses d'aujourd'hui entre ceux de l'Église Romaine et les Protestants, parce qu'il est, si non impossible, du moins très difficile de savoir nettement et précisément quel a été leur sentiment (posé qu'il fût certainement et clairement entendu) ; n'étant pas infallible, ni hors de danger d'erreur, il ne peut avoir une autorité capable de satisfaire l'entendement, qui ne peut, ni ne doit croire, en matière de Religion, que ce qu'il sait être assurément véritable.

Cette phrase résume aussi la thèse principale de l'ouvrage. Pour sa démonstration, l'auteur suit une méthode qui est aussi claire et rationnelle dans ses arguments, que modérée et équilibrée dans sa rédaction. La matière est divisée en deux livres, qui contiennent une suite de « Raisons », à l'intérieur desquelles chaque argument est développé avec force citations des Pères, bien entendu, et de références aux opinions des controversistes catholiques de l'époque, le cardinal Davy du Perron en tête, qui constituent la cible de tout le discours. Étant donné le principe de fond, soutenu par les protestants notamment, « qui tiennent avec beaucoup de vray-

12. F. VÉRON, *Abregé des méthodes de traicter des controverses de religion enseignées et pratiquées par saint Augustin et par les autres SS. Pères, réduites en art et préceptes, avec la décision par icelles des principaux poincts particuliers débattus*. 23^e édition, augmentée et avec la response aux ministre [sic] Daillé, Faucher, Mestrezat, Aubertin et autres, Paris, L. Boulenger, 1645, p. 37.

13. Paris, L. Boulenger, s.d. [1633].

semblance que le Christianisme est allé en déchéant peu à peu, perdant en chaque siècle quelque degré de sa première et naïve pureté », les textes les plus anciens et donc les plus fiables sont très peu nombreux, surtout « ceux du premier, du second et du troisième siècles, auxquels on doit avoir le plus d'égard » (8-9).

Tout ce qui nous reste de ce temps-là de certain et non contesté, ce sont quelques traités de saint Justin, philosophe et martyr, qui écrivait sa seconde Apologie cent cinquante ans après la nativité de Jésus Christ ; les cinq livres de saint Irénée, qui le suivit de près ; trois belles et doctes pièces de Clément Prêtre d'Alexandrie, vivant sur la fin du second siècle ; divers œuvres de Tertullien, qui étoit en vogue environ le même temps ; les Épîtres et traités de saint Cyprien évêque...les livres d'Arnobé et de Lactance. Car pour Origène, contemporain de saint Cyprien, et qui seul, si nous l'avions entier, nous donnerait peut-être sur ce que nous cherchons plus de lumière et de satisfaction que tous les autres, il nous en reste que fort peu de choses et la plupart encore misérablement déchirée et changée (17).

Cela pour les trois premiers siècles. Quant aux autres, « les écrits du quatrième et cinquième siècles ont, je le confesse, surmonté les précédents en nombre et en bonheur, ayant vécu la plupart jusqu'à nous ; mais ils n'ont garde de les égaler en autorité ».

À cet argument, qui était assez courant à l'époque, Daillé en ajoute un autre plus intéressant pour nous, en raison du sens historique dont l'auteur fait preuve. C'est que « les écrits qui nous restent des premiers siècles traitent des matières très éloignées de la plupart des questions qui se disputent aujourd'hui sur la Religion ». Daillé prend conscience de la distance temporelle qui le sépare des Pères, et par là du fait que les matières discutées à cette époque ne sont plus comparables aux matières de l'époque actuelle, surtout quant à leur finalité. Autres étaient les préoccupations de ce temps, autres les buts de discussions. Alors les chrétiens se devaient

de justifier le Christ des crimes dont ils étaient calomniés ... de bafouer l'extravagance et l'impiété du paganisme, ou de convaincre la dureté des Juifs, ou de renverser les prodigieuses rêveries des hérétiques d'alors, ou d'exhorter les fidèles à la patience et au martyre, ou d'exposer quelques passages et traités de l'Écriture sainte ; choses qui toutes n'ont que bien peu de rapport aux controverses présentes, dont ils ne parlent jamais, si ce n'est qu'incidemment, et ne pensant à rien moins qu'à nous, ils jettent quelques mots ça et là, où les uns et les autres [catholiques et protestants] pensent parfois apercevoir leurs croyances clairement exprimées, en vain le plus souvent, et presque en même sorte que celui qui dans le son même des cloches rencontrait ce qui lui sembloit, les desirs et les affections de son esprit. Justin et Tertullien, Théophile et Lactance...Quel rapport a tout cela avec la transsubstantiation et l'adoration de l'Eucharistie, ou la Monarchie du Pape, ou la nécessité de la confession secrète...(22).

Autant de questions rhétoriques pour expliquer une idée assez hardie pour l'époque : les discussions théologiques du passé ne peuvent pas convenir à celles du présent ; idée qui présupposerait une évolution linéaire du dogme, plutôt que circulaire (autour du Christ, centre et pivot de toute élaboration théologique). Daillé pense à ses adversaires papistes, qui essayent de forcer l'interprétation des Pères afin d'y repérer, expressément, « c'est-à-dire des mêmes termes que nous les lisons », les Décrétales et les canons du Concile de Trente.

Moins inattendu, en revanche, est l'argument qui consiste à discuter l'authenticité des œuvres qui sont attribuées aux Pères, en tant « qu'il y a une infinité d'écrits faussement supposés aux anciens Docteurs ». Daillé voit un problème analogue dans les autres disciplines littéraires :

les Critiques aujourd'hui ont bien de la peine à discerner en la Philosophie et en l'humanité tels ouvrages batards...Tous s'en plaignent d'un et de l'autre parti ... Ainsi, à vrai dire, ils jugent non de leurs opinions par les livres des Pères, mais des livres des Pères par leurs opinions. S'ils parlent comme nous, c'est Cyprien et Chrysostome ; sinon c'est un moderne ignorant et malicieux (26s.).

La responsabilité, selon Daillé, est à attribuer conjointement aux éditeurs, aux copistes et aux auteurs eux-mêmes qui

ont grandement contribué à cet abus ... désireux à quelque prix que ce fût de pousser leurs conceptions à la lumière du monde : qui voyant qu'elles n'avaient pas assez de force et de grâce pour plaire d'elles-mêmes, ils les ont couvertes du nom des Pères, aimant mieux les voir chéries et honorées sous ce faux habit, que dédaignées et méprisées sous leur propre (33).

Cette opinion est partagée par les autres « hommes doctes », Henri Kaltheisen, Nicolas de Cues, Turrecremata, Érasme, Jean Driedo, Claude d'Espence, Georges Cassander, et d'autres.

Cultivé, doué d'un esprit pénétrant, Daillé sait aussi scruter les textes en abordant plus à fond les difficultés linguistiques et herméneutiques que pose la lecture des œuvres des Pères reconnues comme authentiques.

Les écrits des Pères sont difficiles à entendre, à cause des langues, et idiomes dont ils se servent, de la façon dont ils traitent, embrouillée le plus souvent de figures et artifices de Rhétorique, de subtilités et souplesses de Dialectique, et semblables tours et pour les termes qu'ils emploient la plus part en signification tout autre que nous les prenons maintenant (113).

Ces remarques de Daillé ne sont pas simplement des griefs contre les auteurs comme Bellarmine, qui cite les textes grecs sans en avoir une connaissance directe ; il s'agit là de réflexions que l'on pourrait fort bien trouver dans la bouche d'un linguiste et d'un traducteur moderne raffiné.

La chose montre assez d'elle-même, explique Daillé, que pour bien pénétrer les conceptions d'un homme, principalement sur matières importantes, il est très utile d'entendre le langage dont il se sert, les termes, et les façons de les lier ensemble, ayant chaque langue certaine force particulière de signifier, qui ne se peut presque représenter en une autre, perdant toujours en ce transport, je ne sais quoi de leur naturel, quelque savant, habile et fidèle qu'en soit l'interprète.

C'est la raison pour laquelle il y a si peu de fidélité dans les traductions « de la plupart des interprètes des Pères, soit anciens, soit modernes ». Cela est vrai pour Théodore à propos de l'Eucharistie, lequel n'est correctement compris que par les protestants, tandis que leurs adversaires, voire du Perron, prétendent y trouver un soutien de la doctrine de la transsubstantiation. De même pour Jérôme au sujet de « l'usage des femmes » : « Qui ne croirait que saint Jérôme fût piqué de la mouche de Marcion et des Encratites à l'ouïr déchirer le mariage ? » Les exemples de ce genre nous avertissent qu'il faut parfois se méfier du sens littéral (qui avait été soutenu par Luther et ses partisans de stricte observance). Daillé nous explique que

ce passage et autres semblables se doivent s'entendre non absolument mais par comparaison, c'est-à-dire que l'auteur (S. Jérôme) veut seulement signifier que la pureté et félicité des Vierges est telle ; en comparaison, celle des personnes mariées n'est rien » (147 ; *Adversus Jovinianum*, t. 2, p. 61)... Pensez maintenant si tant de passages que l'on amène de part et d'autre sur les controverses d'aujourd'hui, il n'y en a point quantité, qu'il faille ainsi l'entendre par comparaison, c'est-à-dire tout autrement que ne porte la lettre ? Mais comme la Rhétorique des Pères remplit leur traités populaires d'obscurité, leur Dialectique tout de même a semé en leurs écrits polémiques mille épines et difficultés.

Cette clef est fort nécessaire pour entrer dans le sens des Anciens (150).

Après ces raisons sur les difficultés de lecture et d'interprétation vient une critique beaucoup plus radicale et, dirait-on, plus rude de l'autorité des Pères. Daillé en est tellement conscient lui-même, qu'il s'en excuse explicitement. Bien qu'il soit certain « que les Pères se sont abusés en divers points de la Religion » et que, d'après ce qu'il vient de démontrer, « tout esprit modéré conviendra de ce que l'autorité des Pères n'est pas si grande en matière de Religion que le commun se figure », l'auteur se sent, quand même, obligé de poursuivre jusqu'au bout son raisonnement à l'intention de ceux qui ne seraient pas encore persuadés du bien-fondé de sa thèse. Cette exigence, avoue Daillé avec un certain embarras,

me contraint de relâcher un peu de respect que je porte à l'antiquité, et m'oblige à leur en montrer quelques défauts plus importants, pour vaincre par ce moyen l'opiniâtreté. Je n'entre en cette recherche qu'à contrecoeur... Je m'assure que ces Saints mêmes, s'ils étaient

aujourd'hui au monde nous béniraient pour le soin que nous avons de montrer aux hommes qu'ils ont été hommes (342).

Après quoi, il révoque en doute les opinions de certains auteurs anciens en précisant leurs « erreurs » et leurs « fantaisies ». Ainsi il passe en revue certaines pages de Justin, d'Irénée, Épiphanes, Clément d'Alexandrie, Cyprien, Méthode, Lactance, Hilaire ; et même Jérôme et Augustin, qui plus d'une fois sont appelés « les plus grands hommes de l'Église d'Occident » (292). Personne, donc, ne semble exempt de quelques fautes. Augustin lui-même, chéri d'habitude par tous les théologiens, est blâmé pour avoir traité des sujets religieux « à la manière des Académiciens, doutant et flottant quasi par tout jusqu'à laisser indécis... si le Soleil et les autres astres sont doués de raison » (393). Par surcroît, on peut démontrer encore « que les Pères se sont contredits les uns les autres, et qu'ils ont eu divers avis sur matières importantes ». Songeons aux contradictions de Tertullien, de Jérôme et d'Augustin au sujet de l'origine de l'âme ; celles sur l'âge de Jésus à sa mort ; celles en matière de Trinité, la procession du Saint Esprit, pour ne pas parler des disputes au sujet des décisions des Conciles, et autres. Il faut bien constater que les Pères

se choquent rudement et irréconciliablement les uns les autres et qu'il n'y a point d'autre moyen de les remettre bien ensemble, qu'en les recevant avec leurs opinions particulières. (Par conséquent,) ils n'ont pas d'autorité pour juger souverainement nos différends ; la contradiction qui se trouve entre eux le montre : ils ne sont pas infaillibles, tels qu'il en faudrait pour confirmer les opinions, que l'Église Romaine soutient aujourd'hui contre les Protestants (433).

Faut-il inférer par là que Daillé conteste toute valeur à l'autorité des Pères ? Je ne le crois pas. Quoi qu'il soutienne tout au long que ces témoignages ne sont pas certains ni véritables, il suggère à un moment donné une sorte de précepte de prudence dans leur usage, « afin qu'il ne semble que nous rejettons cette méthode trop légèrement ».

Quiconque donc voudra employer quelque passage d'un Père, est obligé de vérifier que celui dont il l'allègue, a vécu et enseigné ès premiers siècles du Christianisme ; puis après, qu'il est assurément auteur du livre dont il cite ; de plus, que le passage est sincère et non altéré aucunement ; en suite, il faudra garantir le sens qu'il lui donne, et de là montrer que c'a été l'opinion de l'auteur même, par lui conçue en la pureté de son jugement et non changée ou retractée depuis. Et d'abondant il faudra faire voir en quel degré il l'a tenue, seul ou avec l'Église ; et enfin, si avec l'Église particulière ou universelle.

Grand et presque infini labeur, qui me fait douter que jamais nous puissions savoir autrement le sentiment positif et affirmatif des Anciens sur toutes les disputes de ce siècle.

Par cette démarche, nous pouvons constater la rigueur de la méthode de Daillé, dont il donne ici le schéma. Par ailleurs, Daillé ne veut pas affirmer que l'autorité des Pères est absolument à rejeter, mais que l'essence de leur message est impossible à atteindre. C'est pourquoi il persévère dans son attitude et dit que

de là est vidée notre principale question, assavoir que l'allégation des Pères n'est pas un moyen propre et suffisant pour démontrer la vérité des articles mis aujourd'hui en avant par l'Eglise Romaine, et rejetés par les Protestants.

À vrai dire, le discours de Daillé s'explique et se développe dans un cadre polémique. L'usage des Pères est dangereux dans l'emploi qu'on en fait dans la controverse, mais non en lui-même. Il s'efforce d'exprimer sa pensée sur ce point difficile, lorsqu'il écrit qu'

il se trouve deux sortes de passages ès livres des Pères : les uns, où ils exposent comme témoins ce qui était cru en l'Eglise de leur siècle ; les autres, où comme Docteurs ils nous proposent leurs opinions. Il y a grande différence entre ces deux choses. Car en un témoin est requise la bonne foi ; en un Docteur le savoir. L'un persuade par la réputation qu'il a d'être véritable, l'autre par la force de ses raisons. Les Pères sont témoins, quand ils récitent simplement que l'Eglise de leur temps a eu telles opinions ; ils sont Docteurs lorsque montant, par manière de dire, en chaire ils nous proposent, discutent leurs sentiments, les fondant sur l'Ecriture et la raison (291).

C'est ici, me semble-t-il, dans cette explication, que nous pouvons saisir la position de Daillé vis à vis de l'autorité des Pères, dont il ne veut pas rabaisser, en principe, la valeur religieuse et historique qui leur est intrinsèque. Il ne faut « pas croire, ajoute-t-il,

que pour cela nous accusions les Pères de mauvaise foi. Car combien de fois les plus de gens de bien témoignent-ils innocemment des choses qu'ils ont pensé voir, quoi qu'en effet il se trouve enfin qu'ils ne les ont pas vues ?

La bonté ne rend pas les hommes infaillibles (292).

(Remarquons cette dernière phrase présentée comme une maxime.) Comment se comporter alors pratiquement à l'égard de l'emploi des Pères dans la controverse ? Daillé raisonne par analogie avec les autres disciplines, les *sciences humaines*, comme il les appelle :

ainsi ès sciences humaines le dire d'Aristote est tout autrement pesé que celui de quelque autre Philosophe de moindre valeur ; parce que chacun préjuge que ce grand et admirable esprit n'aura rien tenu qui ne soit convenable à la raison. Mais cela n'est qu'un préjugé...

Que les Pères soient, si vous voulez, les Aristotes de la Philosophie Chrétienne (301).

La méthode de Daillé n'est donc pas, à proprement parler, nouvelle, sinon qu'il invoque l'Ecriture *et* la raison, en quoi il s'écarte des premiers

réformateurs. Car il se réclame de la tradition, tout en remarquant qu'un conflit peut parfois se produire entre l'autorité et la vérité. Il reprend donc à son compte ce principe tel que l'exposa saint Augustin, « la première lumière de l'Eglise Latine, lorsqu'il entra en contestation avec S. Jérôme sur l'interprétation du II. chap. de l'Épître de S. Paul aux Galates. Se voyant pressé par l'autorité de six ou sept écrivains Grecs que l'autre lui opposait », Augustin affirme un principe méthodologique, qui n'est pas loin de celui que Daillé avance.

J'avoue à ta charité — écrit Augustin à Jérôme — qu'il n'y a que les seuls livres des Écritures aujourd'hui appelés Canoniques, auxquels j'ai appris de déférer cette révérence et cet honneur de croire très fermement que un des leurs Auteurs n'ait commis aucune erreur en les écrivant. Que s'il s'y rencontre quelque chose qui semble contraire à la vérité, ce que je fais en ce cas est de le tenir pour tout assuré, ou que mon livre n'est pas correct, ou que l'interprète n'a pas compris les mots de l'original, ou que je manque à bien entendre les siens.

Mais quant aux autres écrivains, pour si grande que puisse être ou leur sainteté ou leur doctrine, je les lis de sorte que je n'estime pas ce que j'y trouve véritable pource qu'ils l'auront ainsi tenu, mais bien pource qu'ils auront su me persuader ou par les susdits Auteurs Canoniques, ou par quelque raison probable, qu'il n'est pas éloigné de la vérité (304 ; Aug., *Ep. 19. ad Hier.*, t. 2., fol. 14. F.).

Ecriture et raison. Daillé ne faisait pas œuvre de novateur en limitant l'autorité des Pères à la conformité de leur témoignage à l'Ecriture et/ou à la raison. Il n'opérait qu'un retour à certains principes jadis énoncés dans l'antiquité chrétienne (dont il multiplie les citations d'après Ambroise, Origène, Cyrille et Jérôme surtout), et qui avaient été repris notamment à l'avènement de la Réforme. Mais ces principes n'étaient plus de mise à l'époque, de sorte qu'ils pouvaient choquer les habitudes des controversistes d'alors dans la façon d'employer les textes patristiques.

Ce n'est que justice que de reconnaître que les théologiens comme Jean Daillé, à côté duquel on pourrait mettre Aubertin, Saumaise, Blondel, du Moulin, Mestrezat, etc., n'ont opéré qu'un changement relatif dans la position qu'ils ont assumée à l'égard de l'autorité des Pères de l'Eglise. S'ils ont voulu réduire la portée dogmatique de leur témoignage, jusqu'à n'en reconnaître que la valeur historique ou, à tout le moins, d'appui doctrinal, ils y ont été contraints par la propagande catholique et par ceux « des plus versés en l'antiquité (l'adversaire visé est toujours Du Perron), qui s'amuse — comme le rappelle Daillé — à enfler leurs livres de périodes déclamatoires à la louange des Auteurs qu'ils produisent » (278).

Voilà pourquoi l'abbé Féret, dans sa biographie de Véron, est un peu partial en écrivant que « le plus redoutable adversaire » de Véron « eût été

Daillé, s'il ne se fût mis immédiatement en dehors des règles théologiques »¹⁴ par son *Traité de l'emploi des Pères*. Ce jugement est néanmoins utile, parce qu'il nous fait comprendre jusqu'à quel point les thèses de Daillé purent choquer les lecteurs de l'époque par leur nouveauté. Et le père Véron de décrier Daillé comme un blasphémateur.

À la fin de cette analyse esquissée dans les grandes lignes, je crois que l'on peut parler de changement dans les critères d'appréciation des Pères de l'Église au XVII^e siècle chez les réformés, pourvu que l'on donne à ce terme de changement sa juste valeur. Tout d'abord, le changement dans ce cas n'implique pas de contradiction véritable par rapport à une attitude précédente. L'on ne pourrait non plus parler de « variation » à la manière de Bossuet. Autrement dit, il s'agit d'un changement relatif et non absolu. Ce qui est nouveau c'est que l'on dirige expressément contre les Pères une critique précise et pointue, qui voudrait, sinon disqualifier, à tout le moins réduire au maximum la valeur doctrinale de leurs ouvrages. Or, une attaque si systématique, qui fait l'objet d'un livre entier, est assez inédite, encore que non unique, au XVII^e siècle, et quasiment inouïe au XVI^e. Daillé nous en donne lui-même la preuve, lorsqu'il est désolé de devoir aller si loin dans sa critique, qu'il avoue faire « à contrecœur ».

Pour marquer le changement prenons un texte du milieu du XVI^e siècle, 1570, dont l'auteur est un des plus fidèles disciples de Calvin et un collaborateur étroit de Théodore de Bèze : le pasteur Nicolas Des Gallars. Dans la préface à son édition d'*Irenée*, que nous avons évoquée en passant, Des Gallars répète et souligne que le croyant doit se référer directement au texte scripturaire. Cependant, il n'hésite pas à affirmer l'utilité de la connaissance des Pères et des Docteurs de l'Église parce qu'ils nous aident à discerner l'erreur de la vérité. Il faut connaître les hérésies de jadis, dont il présente l'histoire, parce qu'il faut les connaître pour s'en défendre. Par conséquent :

*Falluntur enim vehementer qui putant veterum illarum haereseon
descriptionem ac refutationem nihil ad nos aut tempora nostra
pertinere.*

« Ceux qui pensent que la description et la réfutation de ces vieilles hérésies ne concernent ni nous ni notre époque, se trompent gravement ». Nous pouvons mesurer la distance entre cette affirmation et la thèse de Daillé, qui la contredit. Il va de soi que Des Gallars incite son lecteur à relire l'Écriture, dont nous apprenons l'analogie de la foi, la règle par laquelle vérifier toute doctrine. « Il est vrai que nous répérons dans les œuvres des Pères beaucoup de choses que nous ne lisons pas dans les

14. FÉRET, 61.

saintes Écritures, et qui ne s'accordent pas avec elles, je le veux bien — reconnaît Des Gallars —. Je nie, cependant, qu'on puisse conclure raisonnablement que la leçon des Anciens doit être négligée ; j'affirme, au contraire, que leurs travaux, leurs doctrines et leurs exemples sont si importants qu'ils ne peuvent pas être dédaignés sans pécher par ingratitude et par orgueil »¹⁵. Voilà une autre affirmation capitale qui va à l'encontre de la position de Daillé.

Nous pouvons donc parler de changement dans l'appréciation des Pères entre XVI^e et XVII^e siècles chez les protestants. Néanmoins, un jugement historique équitable, tenant compte de plusieurs points de vue, oblige à remarquer que les principes qui gouvernent cette modification ne sont pas nouveaux. Ils se rattachaient aux normes des premiers réformateurs. La situation religieuse, qui était celle de la France après la paix d'Alès et sous le régime de la politique ecclésiastique de Richelieu, leur redonnait de l'actualité. Mais l'état actuel de la controverse religieuse imposait une autre stratégie. Voilà pourquoi nous parlons ici, à juste titre, de changement « relatif », qui constitue un retour aux préceptes des réformateurs du siècle précédent, ainsi que nous l'avons relevé tout au long de notre enquête.

Laissons à Jean Daillé le soin de définir la portée de ce changement relatif dans un passage de son livre, qui constitue comme un principe de méthode.

Les opinions avancées par les Pères en leurs écrits — conclut-il — sont fondées non sur leur autorité, mais sur leurs raisons ; elles n'obligent notre croyance, qu'en tant qu'elles sont conformes ou à l'Écriture ou à la raison, et doivent être examinées par l'une ou l'autre comme sentiments de personnes qui peuvent s'être trompées. Dont s'ensuit clairement que la méthode que l'on tient aujourd'hui ne suffit pas pour démontrer la vérité.

... Que l'on examine les Pères par l'Écriture, et non l'Écriture par les Pères (275).

15. « Multa praeterea in veterum scriptis reperiri, quae aut non leguntur in sacris literis, aut non sunt illis omnino consentanea. His ego ut assentiar, nego tamen apte concludi veterum lectionem ideo negligi oportere : quin potius dico praestantes eorum labores, doctrinas exempla non posse sine ingrati animo vitio aut superbiae nota, contemni », dans : *Divi Irenaei, Graeci scriptoris eruditissimi, Episcopi Lugdunensis libri quinque Adversus portentosas haereses Valentini et aliorum, accuratius quam antehac emendati, additis Graecis quae reperiri potuerunt : opera et diligentia Nicolai Gallasii, S. Theologiae professoris. Una cum eiusdem annotationibus, s.l., Apud Ioannem le Preux, & Ioannem Parvum, 1570, « Praefatio », fol. **. ii r-v.*

Les Pères de l'Eglise au XVII^e siècle

M. ALEXANDRE ~ G. ASTRUC-MORIZE ~ I. BACKUS
D. BERTRAND ~ P.-Fr. BURGER ~ M.-A. CALVET-SEBASTI
Th. CERBU ~ L. DOUTRELEAU ~ M. ENGAMMARE
J.-Cl. FREDOUILLE ~ B. GAIN ~ B. HOURS ~ D.-O. HUREL
J. IRMSCHER ~ J. JEHASSE ~ Chr. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE
A. LE BOULLUEC ~ J.-Cl. MARGOLIN ~ P. PETITMENGIN
M.-Cr. PITASSI ~ B. POUDERON ~ J.-L. QUANTIN
Fr. RICHARD ~ T. SHIOKAWA ~ Gh. SICARD-ARPIN
M. TURCHETTI ~ B. de VREGILLE ~ Fr. WAQUET

L'étude des Pères de l'Eglise a connu un renouveau au XIX^e et au XX^e siècle. Mais le XVII^e siècle avait déjà développé un intérêt considérable pour les Pères. Les auteurs du présent volume, patrologues et dix-septiémistes, ont mis ici en perspective l'histoire de l'érudition religieuse, de ses origines aux Temps modernes.

Après avoir fait le bilan des études au XVI^e siècle, ils présentent les grandes entreprises éditoriales du XVII^e siècle, celle des mauristes par exemple, et tracent le portrait des éditeurs ; ils suivent la diffusion et la divulgation des œuvres des Pères (florilèges, traductions et débats sur leurs études) ; ils analysent des cas exemplaires de réception et d'usage des Pères, aussi bien chez des auteurs tels que Pascal, Bourdaloue, Bossuet ou Fénelon... que dans la culture des carmélites.



200 F
ISBN 2-204-04927-1
ISSN 0769-2633



DISCUSSION

A. LE BOULLUEC : La traduction latine de l'ouvrage de Daillé en 1655 prouve, semble-t-il, l'écho qu'on a voulu donner à la réplique aux critiques dont il avait été l'objet de la part des catholiques.

M. TURCHETTI : Il y eut, de fait, des critiques immédiates, qui se poursuivirent jusqu'à la fin du siècle : la bibliographie est abondante !

J.-L. QUANTIN : Ma question porte sur l'influence de l'œuvre de Daillé. Autant elle a connu une large diffusion en Angleterre (par le biais des traductions anglaise en 1657 et latine en 1655 et 1686), autant son intuition semble avoir été perdue en France même, au point que, dans la querelle de la *Perpétuité de la Foi*, c'est Arnauld qui l'utilise contre Claude, pour montrer qu'il ne faut pas se fonder sur les textes des Pères, mais sur l'unité visible du magistère de l'Eglise. Daillé lui-même, dans sa *Nouveauté des traditions romaines*, mène une démonstration patristique finalement très classique.

M. TURCHETTI : Le traité de Daillé n'a pas eu que les protestants pour lecteurs. Le jésuite François Véron insiste dans sa réponse sur la tradition dans laquelle Daillé a puisé. J'ai insisté sur l'aspect critique, mais Daillé est, globalement, beaucoup plus nuancé et recommande un bon usage des Pères, parcimonieux et judicieux. Il ne déprécie pas l'Eglise ancienne : ses ouvrages suivants le confirmeront. Il n'y a pas contradiction.

P. PETITMENGIN : Y a-t-il des différences entre l'édition de Daillé en français et la traduction latine de Mettayer ?

M. TURCHETTI : Des nuances, pas de grosses différences.

J.-L. QUANTIN : Daillé a ajouté des éléments de polémique du P. François Annat s.j. contre les jansénistes, pour embarrasser ses adversaires.

M. TURCHETTI : Oui, et cela va dans le sens d'une révision de l'unanimité du XVI^e siècle.

C. LIGOTA : Est-ce que Daillé discute les principes exégétiques des Pères ?